

Ostrá, Růžena

1

In: Ostrá, Růžena. *Structure onomasiologique du travail en français : (etude diachronique d'un champ conceptuel)*. Vyd. 1. Brno: Universita J.E. Purkyně, 1974, pp. 7-24

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/121062>

Access Date: 09. 03. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Dans le présent ouvrage*, nous nous proposons d'étudier l'évolution du champ conceptuel du travail en français depuis le 13^e siècle environ jusqu'à nos jours. Nous entendons donc entreprendre une étude diachronique d'une portion du lexique de la langue française, portion possédant, à notre avis, des limites naturelles saisissables et une organisation intérieure susceptible d'un examen analytique.



En entreprenant notre étude du champ conceptuel du travail, nous voudrions nous joindre aux recherches lexicologiques visant à la connaissance de la structure du lexique, c'est-à-dire à la découverte de l'organisation des unités lexicales dans le système et des rapports multiples existant entre elles.

On sait, en effet, que les unités lexicales entrent en rapports de plusieurs sortes, et cela soit en fonction de leur contiguïté syntagmatique, morphologique ou même simplement phonique, soit à la base des associations sémantiques de types différents. Ces divers plans de rapports existant entre les unités lexicales obéissent à des règles différentes et chacun d'eux apporte sa contribution à l'organisation du lexique, bien que dans une mesure non égale. Ils correspondent chacun à une catégorie de champs linguistiques, tels que les conçoit O. Ducháček qui a dernièrement formulée et précisée sa conception dans son *Précis de sémantique française* (Opera Universitatis Brunensis, Brno 1967 - cf. p. 32-34). Selon cette conception, il y a deux types de champs linguistiques (donc deux types de rapports entre les unités lexicales, ajouterions-nous): ceux d'abord qui, groupés autour d'un mot, sont constitués en fonction de la forme des unités lexicales (champs de rapports morphologiques et syntagmatiques)¹ — les champs linguistiques de mots et, ensuite, les champs linguistiques d'idées organisés en fonction du contenu sémantique des unités lexicales. Les champs d'idées sont ré-

* Le texte de cet ouvrage fut remis à l'imprimerie en 1971.

¹ On pourrait peut-être ajouter d'autres champs encore, celui par exemple de l'analogie phonique.

partis en champs conceptuels et contextuels. Les champs contextuels, qui sont en quelque sorte des champs d'analogie sémantique, se composent des unités lexicales groupées en fonction de la contiguïté de leur contenu sémantique, établie par les cooccurrences contextuelles. Les champs conceptuels (qui sont en principe des champs onomasiologiques)² groupent les unités lexicales dont le contenu comporte un concept donné. Il nous semble qu'il serait utile d'élargir le répertoire des champs d'idées en y ajoutant les champs sémasiologiques qui seraient constitués de différentes significations d'une unité lexicale.³ Complémentaires en quelque sorte des champs onomasiologiques, ces champs sont, à notre avis, un instrument de travail précieux. Ils correspondent, en effet, au point de vue de l'auditeur dans la communication linguistique, tandis que les champs onomasiologiques rendent la situation du locuteur.⁴

Pour se faire une idée exacte et complète de la structure du lexique, il faudrait étudier toutes les catégories de champs mentionnées car chacune d'entre elles correspond à un des plans fonctionnels du lexique. Ces plans et tous les rapports associatifs qu'ils représentent agissent les uns sur les autres de sorte qu'on se trouve quelquefois en présence d'un enchevêtrement quasi inextricable d'influences mutuelles. C'est pour cette raison sans doute qu'on considère le lexique comme le niveau le moins structuré de la langue et qu'on éprouve tant de difficultés en lui appliquant un traitement structural. Aussi considérons-nous comme avantageux (sinon comme nécessaire) d'aborder l'examen du lexique en se limitant à un seul de ces plans associatifs.

En principe n'importe lequel d'entre eux pourrait être examiné le premier. Cependant, on peut se poser la question si, parmi les plans fonctionnels du lexique, il n'y en a pas qui sont plus importants que d'autres du point de vue de la structuration du lexique ou même si l'un d'entre eux ne joue de ce point de vue un rôle déterminant. Or, nous croyons pouvoir répondre à cette question que, de tous les rapports existant entre les unités lexicales, les plus importants sont ceux qui se nouent entre les membres d'une sphère conceptuelle. Il nous semble donc naturel de leur accorder plus d'attention qu'aux autres plans fonctionnels dont nous ne voulons cependant pas nier l'importance.⁵

Ainsi donc, nous avons centré nos recherches sur le contenu notionnel des unités lexicales, sur leur signification. Pour cette raison, nous nous sentons obligée de dire notre point de vue au sujet des théories qui conti-

² Signalons que M. Ducháček considère que le champ conceptuel est plus vaste que le champ onomasiologique proprement dit, car il comporte non seulement les unités lexicales dans le contenu desquelles le concept respectif est dominant, mais encore celles dont le contenu ne le comporte qu'en tant qu'un élément complémentaire.

³ Il paraît que M. Ducháček envisage aussi l'étude d'un champ de ce type. Dans son article dans les *Etudes Romanes de Brno V*, il l'appelle «champ sémique».

⁴ Cf. K. Baldinger, *Sémasiologie et onomasiologie*, *Revue de Linguistique romane* XXVII, Nos 111-112, 1964, pp. 249-272.

⁵ Cf. Walther von Wartburg, *Problèmes et méthodes de la linguistique*, deuxième édition augmentée et refondue avec la collaboration de S. Ullmann, Presses Universitaires de France, Paris 1963, p. 168.

nuent à bannir la signification des recherches linguistiques⁶ et cela soit parce qu'elles la considèrent comme un phénomène qui, n'ayant pas un caractère linguistique, relève d'autres disciplines scientifiques (de la psychologie par exemple), soit qu'elles prétendent que l'analyse linguistique peut s'en passer.⁷ Bien que de telles théories appartiennent déjà (mais pas depuis bien longtemps) au passé, elles ne semblent pas être mortes.⁸ Quant à nous, il nous paraît évident que la signification est une catégorie linguistique, que la communication linguistique est inconcevable sans elle, ce qui, d'ailleurs, est confirmé d'une façon éclatante par la stagnation actuelle des recherches concernant la traduction mécanique et la lecture automatique des informations linguistiques, stagnation attribuable en majeure partie à cette négligence intentionnelle des faits de signification. Depuis quelque temps, d'ailleurs, les recherches linguistiques font tout pour rattrapper le retard relatif des études sémantiques. En témoigne le foisonnement des travaux sur la théorie sémantique qu'on a publiés pendant la dernière décennie non seulement dans les pays où la sémantique jouit depuis toujours d'un prestige traditionnel (France, Allemagne, Angleterre et notre pays), mais aussi aux Etats Unis et en Union soviétique où elle fut l'objet d'une méfiance due à la tradition descriptiviste.

On pourrait en outre se poser la question si ce plan conceptuel est susceptible d'une analyse structurale, c'est-à-dire s'il est analysable en éléments pouvant entrer en différents rapports les uns avec les autres et constituer des hiérarchies organisées selon des principes qui sont analogues à travers le plan tout entier. Nous croyons pouvoir donner une réponse affirmative à cette question, puisque l'analyse d'un champ conceptuel que nous avons entreprise dans un de nos ouvrages⁹ nous a permis de constater que le lexique présente, dans son plan notionnel, une structure organisée essentiellement en fonction des rapports hiérarchiques existant entre les unités lexicales et, à l'intérieur des unités lexicales, entre les différents traits distinctifs qui constituent leur contenu sémantique. En même temps, nous avons pu nous rendre compte que le champ conceptuel est un cadre idéal pour l'analyse structurale: tout d'abord, il permet au linguiste de concentrer ses efforts et son attention sur une partie relativement petite du lexique qui, pourtant, est assez grande pour qu'il soit possible d'y apercevoir une structure intérieure; ensuite, on peut le considérer comme un échantillon de l'ensemble du lexique, capable de donner une idée générale sur l'ensemble des rapports structuraux dans le lexique.

En analysant un champ conceptuel,¹⁰ on jette une sonde dans les pro-

⁶ Ch. C. Fries, *Meaning and Linguistic Analysis*, Language 30, 1954, p. 60.

⁷ J. J. Katz, *Mentalism in Linguistics*, Language 40, 1964, pp. 124-137.

⁸ Dans *Semantics at the Cross-Roads*, partie introductive de son dernier livre intitulé «*Language and Style*», Oxford 1964, St. Ullmann exprime l'opinion que les théories de ce genre ne sauraient par être considérées comme correspondant au niveau de la science du langage contemporaine.

⁹ *Le champ conceptuel du travail dans les langues romanes*, Etudes romanes de Brno III, Brno 1967.

¹⁰ Le champ conceptuel est donc une structure partielle subordonnée à la macro-structure de l'ensemble du plan onomasiologique du système lexical et supérieure à la structure élémentaire, c'est-à-dire à l'unité lexicale. Cf. J. Filipčec, *Zur Theorie und Methode der lexikalischen Forschung*, in *Zeichen und System der Sprache* 3, Berlin 1966, pp. 154-173.

fondeurs du système onomasiologique lexical pour pouvoir, à la lumière des connaissances ainsi acquises, formuler des hypothèses sur d'autres structures partielles et même sur l'ensemble du lexique en tant que macrostructure onomasiologique.



On pourrait reprocher à notre travail — et aux études onomasiologiques en général — que sa démarche n'est pas linguistique puisqu'elle prend pour point de départ non pas le sens des unités lexicales, mais le concept, donc la référence soi-disant extralinguistique.¹¹

On peut répondre à de telles critiques que, même en s'astreignant scrupuleusement à ne prendre en considération que le sens des unités lexicales et à ne pas empiéter sur le domaine «extralinguistique» des représentations logiques, on serait amené, après des opérations bien laborieuses, à se forger un terme de référence qui, en principe, serait identique avec le concept si redouté. Il se trouve, en effet, qu'en essayant de grouper les unités lexicales d'après leur sens, on aboutit tout naturellement, dans de nombreux cas, à un classement par concepts. Par ailleurs, il semble hors de doute qu'un tel classement correspond aux besoins et aux tendances naturelles des usagers de la langue. Les expériences psycholinguistiques¹² démontrent que la démarche onomasiologique est l'une des modalités les plus normales de l'organisation spontanée des significations lexicales.

Puisqu'il en est ainsi, il y a lieu de se poser la question s'il est justifié et utile de mettre tant de rigueur à bannir le concept de la sphère des préoccupations linguistiques et, plus particulièrement, lexicologiques où il peut rendre de précieux services.



Ayant la conviction que le plan notionnel joue le rôle déterminant dans la structuration du lexique, nous avons choisi de procéder à l'exploration de la structure qu'est le lexique à travers l'analyse du contenu sémantique des unités lexicales constituant une des structures partielles de son plan onomasiologique, à savoir à travers l'analyse d'un champ conceptuel.

Comment concevons-nous cette analyse?

A notre avis, le contenu sémantique de chaque unité lexicale est analysable en traits sémantiques ou traits distinctifs de signification. Les traits distinctifs sont de plusieurs sortes différentes et ne se révèlent que par opposition des contenus sémantiques dans le cadre de structures lexicales de niveaux différents. Certains d'entre eux ne sont identifiables que par opposition des contenus sémantiques entrant dans une structure lexicale partielle, tel le champ conceptuel. Nous en distinguons trois types:

¹¹ T. Todorov, *Recherches sémantiques*, Langages 1, Didier-Larousse, Paris 1966, pp. 12—15.

¹² T. Slama-Cazacu, *La structuration dynamique des significations*, Mélanges linguistiques publiés à l'occasion du 8^e Congrès des linguistes, Bucarest 1957, pp. 113—127.

a) traits d'identification qui permettent d'identifier les unités lexicales comme appartenant ou non à une des structures onomasiologiques partielles qui composent le lexique, donc à un champ conceptuel;

b) traits de spécification servant à diversifier et hiérarchiser ces unités lexicales au sein de cette structure partielle;

c) traits de classification exprimant l'appartenance de ces unités à de grandes classes de significations lexicales.

Les traits d'identification et les traits de spécification sont de même nature et leur distinction ne se justifie que dans le cadre d'une structure partielle donnée. Le même trait sémantique peut, en effet, servir à l'identification dans le cadre d'une sphère conceptuelle et à la spécification dans le cadre d'une autre. Ainsi verra-t-on par exemple que l'élément notionnel de souffrance doit être considéré comme trait de spécification dans le cadre du champ conceptuel du travail, tandis que du point de vue de la structure onomasiologique du tourment, il est sans aucun doute un (et le seul) trait d'identification.

Les traits de classification par contre sont de nature toute différente: leur valeur est la même à travers tout le système lexical, car ils correspondent à certains types généraux de signification. Sur le plan de l'expression, ils se signalent souvent (mais pas toujours) par quelque marque formelle (suffixe ou article par exemple) et déterminent pour ainsi dire le statut logique et même grammatical de l'unité sémantique.

Le contenu sémantique d'une unité lexicale est donc constitué par un noyau comportant les traits d'identification et, le cas échéant, les traits de spécification respectifs et par des traits de classification qui expriment la vision de ce noyau sémantique dans l'unité lexicale donnée. Il peut y avoir une (ou même plusieurs) vision substantivale, verbale ou adjectivale du même noyau sémantique qui, en fonction de ces différences de vision, pourra participer de contenus sémantiques de valeurs assez différentes. Les traits de classification correspondent en partie aux catégories grammaticales classiques en pratiquant la distinction animé (inanimé, concret) abstrait, etc., mais ils peuvent se rapporter aussi à des faits possédant un degré de généralisation moindre, donc non grammaticalisé. Ils représentent en même temps une sorte de cheville de jonction du plan conceptuel avec d'autres plans fonctionnels du lexique.

Dans la plupart des cas, le noyau sémantique est commun pour plusieurs expressions dérivées de la même racine: il représente la constante de leur signification.¹³ On verra par exemple que les contenus sémantiques de *travail*, *travailler*, *travailleur* ou ceux de *labor*, *laborer*, *laboureur* en ancien français ne se distinguent les uns des autres que par des traits de classification: chacune de ces expressions appartient par son contenu à une classe lexico-grammaticale. Il va sans dire que la valeur de leur signification s'en trouve modifiée. Il en va de même par exemple de l'adjectif *penible* (et beaucoup d'autres) dont la valeur est différente selon qu'on l'emploie pour qualifier un objet ou une personne.

¹³ Le noyau sémantique serait donc ce que M. J. Filipец appelle «invariant sémantique» dans son article *K úkolům české lexikologie*, *Slovo a slovesnost* XXIX, 1958, No 3, p. 266.

Or, les unités lexicales dont le contenu comporte les traits d'identification communs constituent un champ conceptuel. Les membres d'un champ dont le contenu sémantique comporte tous les traits d'identification sans être marqué de traits de spécification (ce qui leur permet de se substituer à un grand nombre de mots du même champ, car leur contenu sémantique a un caractère très général) se trouvent généralement dans la partie centrale du champ. Par contre, les mots dont le contenu sémantique comporte plusieurs traits de spécification et en est marqué de façon décisive, sont plus ou moins éloignés du centre du champ et, si l'on représentait le champ comme une surface circulaire, on les trouverait dans la zone périphérique.

Il faut souligner cependant, et nous insistons beaucoup là-dessus dans l'ouvrage cité plus haut, que la valeur des différents mots-membres d'un champ conceptuel n'est pas simplement fonction de la somme de tous les traits distinctifs se trouvant dans leur contenu sémantique. Du point de vue de la valeur de l'unité lexicale, il est très important de concevoir comment ces traits sont organisés au sein de son contenu sémantique, quelle est l'importance relative de chacun d'eux par rapport aux autres, lequel d'entre eux est dominant — bref, d'imaginer une structure bien hiérarchisée de traits distinctifs.

On constate, en effet, que les mêmes traits distinctifs peuvent constituer des contenus sémantiques de valeur différente suivant que leurs rapports hiérarchiques (donc leur dominante) changent. De tels changements se font en fonction du contexte qui met en relief tel ou tel autre trait sémantique et modifie la structure du contenu du mot respectif. En systématisant, on parle ensuite des acceptions différentes d'une unité lexicale.

Nous voudrions faire remarquer dans cet ordre d'idées que, contrairement à la théorie que M. Uriel Weinreich a formulée dans son *Exploration of Semantic Theory*,¹⁴ nous ne croyons pas que le contenu sémantique de mots soit le plus souvent une simple agglomération (cluster) de traits distinctifs. Tout d'abord, notre recherche nous montre le contraire et, ensuite, pourrait-on parler d'une structure de signification si les traits distinctifs n'étaient pas hiérarchisés?

Notons qu'il y a une liaison étroite entre la structure du noyau sémantique et le statut de classe de l'unité lexicale respective. Le choix de la classe est commandé jusqu'à un certain point par la valeur du contenu sémantique et il peut y avoir des incompatibilités entre certains traits de classification et certains types de noyaux sémantiques.

Signalons encore que, dans le présent ouvrage, nous comptons nous occuper notamment des noyaux sémantiques des unités lexicales, donc des traits d'identification et de spécification. Nous considérons, en effet, que le cadre d'un champ conceptuel est trop étroit pour permettre une étude fondée du jeu des traits de classification. Notre intérêt ira donc à cette partie du contenu des unités lexicales qui, dans la théorie de MM. Katz et Fodor, porte le nom de «différenciateurs».¹⁵ Cette partie de la signifi-

¹⁴ Current Trends in Linguistics, vol. III, La Haye 1966, p. 28.

¹⁵ «Distinguishers» dans *The Structure of a Semantic Theory*, Language 39, 1963, pp. 170-210.

cation du mot, si elle n'entre pas dans des relations théoriques à l'intérieur de la théorie sémantique opérationnelle, représente ce qu'il y a de particulier dans le contenu de l'unité lexicale; c'est elle qui est porteuse de la part décisive du volume de l'information dans un message.



Pour étudier le contenu sémantique des unités lexicales constituant notre champ conceptuel, nous utilisons la méthode de l'analyse en traits distinctifs,¹⁶ donc une méthode analogue à celles qui ont été critiquées par M. T. T o d o r o v dans son étude sur les recherches sémantiques.¹⁷ M. Todorov considère comme un grave défaut méthodologique le fait que le nombre des traits distinctifs de signification (sèmes) risque de s'accroître démesurément car, estime-t-il, «le moindre changement dans la réalité extralinguistique entraîne la modification de l'inventaire des sèmes de la langue étudiée» (p. 16). Il est vrai que, si le problème se posait vraiment ainsi et s'il était inévitable d'introduire un nouveau trait distinctif pour chaque mot nouveau ou même, plus exactement, pour chaque signification nouvelle, on serait bien obligé de mettre en question les principes de l'analyse sémique. Car nous sommes bien d'accord que «le nombre des sèmes qui nous permettent une description exhaustive du vocabulaire d'une langue doit être nettement inférieur au nombre d'unités que nous décrivons» (p. 16). Mais, heureusement, il n'est pas question d'introduire un trait distinctif nouveau (c'est-à-dire un trait qui n'existe pas dans l'inventaire des sèmes de la langue étudiée) pour chaque signification lexicale nouvelle. La majorité des significations nouvelles naît de la combinaison nouvelle des sèmes qui existent déjà dans la langue. D'un autre côté, chaque sème participe du contenu sémantique des unités lexicales plus ou moins nombreuses. Ainsi l'accroissement de l'inventaire des sèmes est nécessairement de beaucoup moins rapide que celui de l'inventaire lexical.

On reproche également à la méthode analytique d'étudier les traits sémantiques pertinents seulement dans le cadre d'un seul champ, donc d'une partie du lexique choisie de façon arbitraire et relativement petite, tandis qu'une bonne méthode devrait être applicable à l'étude entreprise à l'échelle du lexique tout entier. On considère comme un défaut de cette méthode d'opérer dans ce cadre étroit en établissant l'identité des traits et les oppositions auxquelles ils peuvent donner lieu et de ne se soucier guère des autres oppositions possibles qui, à l'échelle du lexique entier, seraient en nombre infini.

Cette objection, qui est valable en principe, ne résiste pourtant pas à l'épreuve des besoins pratiques de l'analyse structurale dans le domaine du lexique. Sans ignorer l'infinité des oppositions possibles entre différents éléments lexicaux, la méthode analytique, telle que nous la concevons, ne soumet à l'analyse que certaines d'entre elles, car elle y est obligée par la considération de l'efficacité de ses procédés.

¹⁶ Notre méthode est analogue à l'analyse sémique pratiquée par B. Pottier et d'autres linguistes français ou encore à l'analyse componentielle de certains linguistes-anthropologues américains.

¹⁷ Langages 1, Didier-Larousse 1966, pp. 5-45.

Il est certain que, théoriquement, il serait possible d'établir et d'étudier les oppositions entre les significations lexicales les plus éloignées les une des autres (tel par exemple «travail» opposé à «petit pois»). Mais quelle serait l'utilité pratique d'une telle démarche?

On sait que même l'analyse phonologique se montre plus efficace, plus fructueuse et plus riche en enseignement là où elle examine l'opposition des traits distinctifs dans les phonèmes rapprochés par plusieurs traits communs que si elle oppose les phonèmes qui ne se ressemblent que par un trait ou deux.

Nous croyons que, pour l'analyse des significations lexicales, le problème se pose de façon analogue. On a pu se rendre compte, en effet, que pour connaître la structure du plan notionnel dans le lexique, il est efficace et utile d'étudier des groupes de significations unies par certains traits sémantiques communs et disjoints par certains autres traits, constituant ainsi des ensembles intérieurement structurés.



En procédant à l'exploration de la structure du lexique, on peut adopter deux démarches différentes correspondant à deux objectifs différents que l'on peut vouloir atteindre. L'objectif du présent travail étant la connaissance d'une partie de l'organisation notionnelle du lexique, notre démarche consistera à chercher, derrière le fonctionnement du discours, le lexique-système que nous concevons comme un système des significations organisées en fonction de références et que nous considérons comme la première condition de l'efficacité relative de la communication linguistique. Cette démarche est celle qu'adoptent spontanément tous les lexicographes. Les résultats auxquels elle permet d'aboutir rendent des services immédiats dans l'élaboration des dictionnaires de toutes sortes, dans l'enseignement de langues, etc.

L'autre démarche, qui est tributaire des recherches orientées par les besoins de la traduction automatique et du traitement mécanographique des informations linguistiques, ne s'intéresse pas tellement au système du lexique en soi, mais plutôt à son fonctionnement dans le processus de l'élaboration du discours ou, autrement dit, du message linguistique. Cette démarche s'efforce donc de saisir comment le lexique participe des modèles génératifs et transformationnels et quelle place il faut lui réserver dans la description générative et transformationnelle. Il est évident que les recherches correspondant à cette démarche doivent obligatoirement être globales dans ce sens qu'elles doivent tenir compte de tous les plans fonctionnels du lexique, quelle que soit leur importance relative. De ce point de vue, la connaissance d'un de ces plans, si profonde soit-elle, n'est pas, à elle seule, d'un intérêt primordial. En outre, ce n'est pas le lexique en tant que système des significations, mais le lexique en tant que structure opérationnelle que cette démarche cherche à explorer.

Certains représentants de cette démarche¹⁸ considèrent le lexique plutôt comme un système de fonctions lexicales ou des interdépendances sémanti-

¹⁸ I. A. Melčuk, Actes du X^e Congrès des linguistes, Bucarest 1968, pp. 113-127.

ques entre les unités lexicales qu'un système des significations lexicales proprement dites. Pour nous servir de notre terminologie, nous dirons que ce que nous appelons le noyau sémantique ne semble guère les intéresser et que leur attention va surtout à la partie du contenu sémantique qui relève des traits de classification et par laquelle les unités lexicales entrent en fonctionnement dans le cadre d'énoncés individuels.

Cette démarche, qu'on appelle généralement opérationnelle, s'oppose à la démarche paradigmatique et, en même temps, elle en est complémentaire.¹⁹ Etant complémentaires, les deux démarches se justifient, ce dont on ne semble pas toujours se rendre compte. On a souvent la tendance de considérer la démarche opérationnelle comme plus objective, sinon plus scientifique, que la démarche paradigmatique que l'on considère avec un scepticisme plus ou moins marqué.

Cette opposition est sensible aussi dans l'attitude que les linguistes des deux tendances prennent vis-à-vis du matériel linguistique qu'ils soumettent à l'analyse. Il n'y a pas de doute que, dans le cadre d'une seule langue, on constate à un moment historique donné des différences sensibles quant au sens que l'on prête à différentes expressions et quant à l'emploi qu'on en fait, d'un groupe social à l'autre, d'un groupe d'âge à l'autre et même d'un locuteur à l'autre. Ainsi peut-on aller jusqu'à affirmer que, d'un sujet à l'autre, on trouve dans le discours de légers écarts quant à la valeur sémantique prêtée à certains mots. Il s'ensuivrait — et il y a des linguistes qui le postulent — qu'on ne devrait parler des structures lexicales qu'en examinant le lexique d'une seule personne à un moment donné. Encore faudrait-il s'entendre si, par ce lexique individuel, il faut comprendre seulement les unités lexicales effectivement employées par un individu ou s'il y a lieu de le considérer comme englobant aussi son lexique «passif». B. Pottier (et il n'est pas le seul) semble être partisan de la première éventualité, car il considère le lexique individuel comme «un inventaire de disponibilité qui est propre à un locuteur et qui, en tout état de cause, est très inférieur à celui de la langue entière».²⁰ D'autres spécialistes optent pour la deuxième solution.²¹ Il n'est pas facile, en effet, de trancher cette question, car les deux points de vue se justifient par les besoins de l'étude des structures lexicales en fonctionnement, le premier correspondant à la situation du locuteur, le second à celle de l'auditeur ou du lecteur.

Ainsi donc l'étude des mécanismes de fonctionnement des structures lexicales dans l'élaboration du discours exige la synchronie la plus stricte

¹⁹ Dans son article *On Some Basic Principles of «Classical» Phonology*, *Zeitschrift für Phonetik* 17, Berlin 1964, p. 409—431, Josef Vachek a caractérisé la conception transformationnelle comme «une remarquable tentative de créer une théorie de parole», tandis que la phonologie classique aurait été en principe une théorie de langue. Nous sommes de l'avis que seule la démarche opérationnelle se situe au niveau de la parole, tandis que la démarche «syntagmatique» des générativistes se situe au niveau de la langue.

²⁰ *Champ sémantique, champ d'expérience et structure lexicale*, *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, Probleme der Semantik*, F. Steiner Verlag, Wiesbaden 1968, pp. 37.

²¹ Cf. O. Ducháček, *Quelques observations sur la structure du lexique*, *Phonétique et Linguistique romanes, Mélanges offerts à M. G. Straka*, tome I, Lyon-Strasbourg 1970, p. 206.

et un lexique individuel. En est-il de même des études visant plutôt à la connaissance du lexique-système d'une langue donnée et du plan onomasiologique s'inscrivant dans ce système? Dans l'ouvrage cité plus haut, B. Pottier reproche aux études d'onomasiologie générale qu'elles «risquent de porter sur des ensembles hétérogènes, ... n'ayant jamais fonctionné chez un même individu...» Est-il possible qu'il en soit autrement quand il s'agit de connaître le lexique-système d'une langue à un moment donné? Un tel lexique-système, ne doit-il pas rendre compte de tous les lexiques individuels, actifs et passifs, en dépit de leur hétérogénéité? Nous n'ignorons pas les écarts existant entre différents lexiques individuels tant en ce qui concerne l'inventaire des unités lexicales que leurs valeurs; nous croyons néanmoins pouvoir affirmer que les études onomasiologiques générales faites sur la base de tels lexiques individuels (telles que le présent ouvrage), se justifient parce que ces écarts ne peuvent pas dépasser une limite donnée par les besoins de la communication. Si les différences entre les lexiques individuels dépassaient cette limite, la langue serait incapable de remplir sa fonction, puisque les unités lexicales dont le contenu serait «trop individualisé» ne sauraient pas constituer un message qui soit compréhensible en principe pour tous les membres de la communauté linguistique donnée. Le lexique système est une sorte de moyenne de tous les lexiques individuels. Il est la somme de leurs points de rencontre ou de recoupement: il est une sorte de dénominateur commun de tous ces «ensembles hétérogènes». D'une façon analogue, on peut dire au niveau de l'unité lexicale que la valeur-système d'une expression se situe au point de recoupement des valeurs que lui prêtent différents emplois individuels. L'analyse de ces points de recoupement nous permet de nous faire une idée du contenu sémantique de l'unité lexicale.

On voit donc qu'il n'y a pas d'antinomie entre la démarche opérationnelle et les objectifs paradigmatiques. Ces derniers, il est vrai, exigent l'analyse, mais avant de pouvoir y procéder, le lexicologue doit avoir adopté pour un temps la démarche opérationnelle, c'est-à-dire avoir étudié comment la structure qui l'intéresse fonctionne dans le discours. Les deux démarches sont donc complémentaires²² à notre avis: le procédé opérationnel est le moyen permettant d'atteindre le but: la connaissance du système.

On sait que la structure notionnelle d'une unité lexicale, ou celle d'un champ conceptuel, n'est pas facile à saisir. On ne peut pas l'atteindre directement puisque'elle n'a pas de réalité matérielle. On en est donc réduit à la reconstruire, à la deviner derrière le fonctionnement de la parole, au-delà des acceptions que l'unité lexicale en question peut avoir dans le discours et que l'on considère comme se référant à la valeur-système de son contenu sémantique. En procédant ainsi à la reconstruction du contenu sémantique de l'unité lexicale, on est obligé d'avoir recours à l'interprétation de ses occurrences contextuelles pour arriver à se faire une idée sur son contenu sémantique, c'est-à-dire sur le nombre, l'identité et l'organisation des traits distinctifs qui le composent et qui déterminent la place

²² Cf. S. Ullmann, *The Concept of Meaning*, dans *Language and Style*, Oxford 1964, p. 56.

que cette unité lexicale occupe dans les structures lexicales supérieures, tels les champs conceptuels.

Or, là où il y a l'interprétation, il y a le danger de la subjectivité. Elle peut intervenir tout d'abord dans l'interprétation sémantique des unités lexicales dans le discours. Il se pourrait, en effet, que l'on ne saisisse pas exactement la valeur d'une expression dans un ou plusieurs contextes concrets et qu'on en tire des conclusions erronées sur la structure du contenu sémantique de cette expression. Nous croyons, toutefois, que le danger d'une fausse interprétation entendue de cette façon est assez limité grâce au contexte: si le sens d'une unité lexicale est étudié avec soin dans un nombre suffisant de contextes, on peut parvenir à l'éliminer dans une mesure plus ou moins complète, surtout si l'on dispose de bons instruments normatifs, tels les dictionnaires. Il est vrai d'autre part que, pour l'ancien français, l'interprétation sémantique des unités lexicales comporte certaines difficultés supplémentaires qui augmentent le risque d'erreur. Nous pensons, cependant, que ce risque n'est pas si grand que l'on doive le considérer comme un obstacle sérieux à l'analyse sémantique des unités du lexique français ancien.

Comme autrement inquiétante on considère, semble-t-il, la subjectivité affectant l'interprétation sémantique portant sur la structure du lexique ou, plus particulièrement, sur la structure du champ conceptuel. Ce genre d'interprétation n'a pas l'avantage du contrôle direct, de la vérification par l'usage et porte nécessairement l'empreinte des idées toutes personnelles de l'auteur, de sa façon de voir le problème de la structure du lexique. Pour cette raison, on peut douter — et on le fait assez souvent — de la valeur scientifique des conclusions basées sur l'interprétation, intuitive en grande partie, des faits établis eux-mêmes par des méthodes manquant souvent de rigueur scientifique (telle la structure du contenu des unités lexicales).

C'est à des considérations de ce genre sans doute que l'on peut attribuer, en partie au moins, le fait que, pendant assez longtemps, la linguistique a boudé les recherches sémantiques et que, depuis quelque temps, elle tente de leur appliquer des méthodes qui permettent d'exclure la subjectivité. Pour l'étude du contenu sémantique d'unités lexicales et des rapports existant entre elles, on a utilisé les méthodes d'expérience psycho-linguistique,²³ et même des tests psycho-physiologiques,²⁴ dont les données ont été

²³ Cf. C. Noble, *An Analysis of Meaning*, Psychological Review 59, 1952, No 6, ou Ch. Osgood — G. Suci — P. Tannenbaum, *The Measurement of Meaning*, Urbana 1957. Les méthodes employées par les psycho-linguistes ci-dessus dérivent de la psychologie behavioriste et ne font, au fond, autre chose que de remplacer l'intuition du linguiste qualifié et averti par l'intuition de plusieurs personnes qui ne le sont pas.

²⁴ Dans leur ouvrage intitulé *Vyjavlenie sistem slovesnyh svjazej*, publié dans *Voprosy psichologii*, 1959, No 2, O. S. Vinogradova et N. A. Eisler rendent compte de leur expérience pendant laquelle un appareil enregistre la réaction des vaisseaux sanguins d'une personne à la prononciation de différents mots. Ceux-ci sont placés dans une structure sémantique suivant la réaction qu'ils provoquent. Un tel procédé est certainement très ingénieux et inattendu mais, vu les résultats auxquels il permet d'aboutir, il sera probablement plus intéressant pour la physiologie que pour la sémantique où il se montre de beaucoup moins efficace et objectif que la simple démarche intuitive.

soumises à un sérieux traitement statistique. Mais, malgré leur ingéniosité, ces méthodes se sont avérées comme très peu efficaces et très pauvres en enseignement pour ce qui est de la nature des rapports existant entre les unités lexicales. On peut en dire presque autant à propos des méthodes mathématiques qui se proposent d'éliminer la subjectivité par la formalisation des faits sémantiques, ce qui — dans le domaine précis de la sémantique lexicale — aboutit soit à des généralités sans intérêt ou encore à des résultats inexacts. Également les méthodes de statistique distributionnelle peuvent donner de l'organisation du lexique une idée inexacte, sinon fautive, si elles ne se combinent pas avec l'interprétation notionnelle.²⁵

Nous pensons qu'on a tort de craindre à ce point la subjectivité des appréciations personnelles et en partie intuitives des faits sémantiques. Tout d'abord, on ne peut pas éliminer complètement le facteur humain des recherches portant sur les contenus sémantiques des mots et sur les structures lexicales. Ensuite, l'appréciation intuitive des faits de signification a l'avantage de tenir compte, inconsciemment très souvent, des facteurs et des rapports — souvent très nombreux, mais difficilement formalisables — qui échappent aux méthodes qui se disent rigoureusement objectives et qui, d'ailleurs, ne font souvent que de remplacer l'intuition du linguiste qualifié par l'intuition de plusieurs personnes qui ne le sont pas. Le lexique a un caractère si complexe qu'il est inconcevable que l'on puisse le connaître sans avoir recours à toutes les méthodes d'exploration et d'appréciation dont on dispose.

Enfin, il ne serait pas raisonnable, en effet, d'imaginer que, dans un domaine aussi complexe et, finalement, si faiblement exploré qu'est le lexique, on ne doive procéder que par induction; à notre avis, la déduction a dans les recherches sémantiques une place bien établie pour longtemps encore: elle est utile et plus riche en enseignement très souvent que l'induction qui, pour le moment, ne dispose pas encore des résultats de vastes recherches mécanographiques qui lui sont nécessaires pour qu'elle puisse apporter des résultats valables.²⁶ Nous estimons en outre que les procédés déductifs sont indispensables à la sémantique comme à toute autre recherche scientifique pour une autre raison encore: ils permettent de construire des modèles hypothétiques qui, confirmés ou invalidés par les données d'observation, représentent un des facteurs décisifs du progrès de la connaissance scientifique.²⁷



Le présent ouvrage veut être une étude d'onomasiologie diachronique. On pourra se poser la question si un travail ainsi conçu peut être considéré comme une étude structurale. On sait, en effet, que la linguistique structu-

²⁵ Cela vaut par exemple pour les «champs sémantiques» de A. Ja. Šaškevič pour qui les données quantitatives constituent, à elles seules, un critère décisif de la parenté sémantique entre les unités lexicales. Cf. à ce sujet O. Ducháček, *Quelques observations sur la structure du lexique*, cité ci-dessus.

²⁶ Cf. J. Filipec, *K úkolům české lexikologie*, Slovo a slovesnost XXIX, 1968, p. 262.

²⁷ Cf. N. Ruwet, *Introduction à la grammaire générative*, Plon, Paris 1968, p. 12.

raliste est une linguistique presque exclusivement synchronique et que la diachronie est restée pendant longtemps en marge de ses préoccupations. L'École de Prague a été la seule, parmi les tendances linguistiques d'orientation structuraliste, à avoir réussi de surmonter l'antinomie foncière entre la synchronie et la diachronie, et cela dès sa constitution. Partant de la thèse que la langue n'est jamais un système complètement équilibré, mais qu'elle tend constamment vers l'équilibre,²⁸ les structuralistes d'orientation pragoise ne se sont jamais refusés à une vision diachronique des faits de la langue, que ce soit en phonologie ou, plus tard, en syntaxe. Il est vrai pourtant que, dans le domaine de la sémantique, leur théorie se montre toujours défaillante.

L'attitude intrasignifiante de certaines écoles structuralistes à l'égard des recherches diachroniques et, notamment, à l'égard de l'interpénétration des démarches synchronique et diachronique dans les recherches linguistiques ont fait douter de la possibilité d'appliquer les méthodes d'analyse structurales dans le domaine de la linguistique historique. Cela n'est pas resté sans conséquence pour la pratique des recherches concernant l'évolution de la langue malgré ladite théorie de l'École de Prague et malgré les appels de quelques linguistes, tel W. von Wartburg qui, dès 1931, n'ont pas cessé d'attirer l'attention des spécialistes sur les rapports réciproques existant entre le synchronique et le diachronique en linguistique.²⁹

Jusqu'à l'heure actuelle, toutefois, assez peu de linguistes spécialisés en sémantique ont fait suite à de tels appels. Parmi ceux qui se sont penchés sur le problème de l'interdépendance des deux démarches, il faut citer S. Ullmann qui, dans sa communication au X^e Congrès de Philologie romane,³⁰ présenta des observations très judicieuses au sujet du dualisme de la synchronie et de la diachronie et souligne qu'en sémantique, il y a des cas où il est nécessaire de séparer scrupuleusement les deux démarches, mais qu'il y en a d'autres où il est indispensable de les combiner. Ainsi il faut séparer la synchronie et la diachronie quand on étudie les étymologies, car l'étymologie historique peut souvent être très différente de la soi-disant étymologie statique (c'est-à-dire synchronique). Il en va de même pour l'étude de la motivation ou pour les problèmes du passage de la polysémie à l'homonymie. Mais quand il s'agit d'étudier la genèse de certains processus diachroniques ou le conditionnement des évolutions sémantiques par les faits de structure, il faut combiner les deux démarches.

Parmi ceux qui appliquent les méthodes d'analyse structurale dans le domaine de l'étude historique de la sémantique lexicale, nous nommerons notamment les romanistes K. Baldinger³¹ et E. Coseriu.

Dans son article «Vom Affektwort zum Normalwort»,³² K. Baldinger

²⁸ *Thèses du Cercle linguistique de Prague*, Travaux du Cercle linguistique de Prague 4, Praha 1931, p. 21.

²⁹ Cf. Walther von Wartburg, op. cit. pp. 148—193.

³⁰ *Synchronie et diachronie en sémantique*, Actes du X^e Congrès International de Linguistique et Philologie romanes I, Paris 1965, pp. 55—69.

³¹ Parmi les structuralistes tchèques, nous signalons Igor Němec, dont les intéressants travaux concernant différents problèmes de la lexicologie diachronique du tchèque ont paru dans les Travaux linguistiques de Prague 1 et 3.

³² *Etymologica*, Mélanges W. v. Wartburg, Niemeyer, Tübingen 1958, pp. 1—35.

retrace l'histoire d'une structure sémasiologique — celle de *trabalh* gascon. Par ailleurs, l'opposition des démarches onomasiologique et sémasiologique qu'il préconise et qu'il pratique nous semble particulièrement fructueuse pour l'étude diachronique des structures lexicales.³³

E. Coseriu postule aussi l'utilisation des deux démarches, car — dit-il — «... la langue fonctionne synchroniquement et se constitue diachroniquement.»³⁴ Quant à la sémantique structurale diachronique,³⁵ elle devrait étudier l'évolution des structures lexicales qu'il conçoit comme organisées en fonction de leur contenu sémantique analysable en éléments analogiques à ce qu'est le phonème au niveau de l'analyse phonologique. En traitant d'un changement intervenu au sein d'une structure lexicale (d'un champ conceptuel par exemple), il faut étudier les conditions et les circonstances dans lesquelles il s'est produit (il faut donc adopter pour un moment la démarche synchronique) avant de parler de ses causes. Il faut notamment distinguer les vrais changements de structure, c'est-à-dire ceux qui traduisent une modification dans la structure de pensée du groupe linguistique respectif, des changements qu'il appelle non fonctionnels et qui n'affectent nullement la structure sémantique du champ.

La conception d'E. Coseriu nous paraît être un instrument efficace pour l'étude diachronique des structures sémantiques. Sa façon de concevoir l'analyse du contenu sémantique des unités lexicales et les oppositions le rapproche des théories de l'École de Prague dont nous nous sommes inspirée nous-même dans notre ouvrage sur le champ conceptuel du travail dans les langues romanes.



Nous avons dit que nous concevons le présent ouvrage comme une étude d'onomasiologie diachronique. Nous entendons donc d'observer en gros les limites données par le champ onomasiologique groupé autour du concept de travail. Nous nous hâtons de dire, cependant, que nous comptons avoir recours au procédé sémasiologique toutes les fois que les besoins de notre exposé l'exigeront. Pour l'analyse diachronique, de tels cas peuvent être assez fréquents. En effet, il serait impossible de faire comprendre les interférences de certaines structures onomasiologiques partielles (la sphère notionnelle de l'effort — ou du travail, et celle du tourment) sans jeter un coup d'oeil sur la structure sémasiologique des unités lexicales qui les constituent. Nous aurons l'occasion de voir que cela vaut très souvent pour les mots qui se trouvaient dans la partie périphérique de notre champ en ancien français et dont l'évolution ultérieure serait incompréhensible si l'on ne l'éclairait pas par un excursus sémasiologique.

Pour pouvoir suivre l'évolution de notre champ depuis l'ancien français jusqu'à nos jours, nous nous proposons de nous faire une idée, aussi exacte que possible, de la structure à plusieurs époques historiques successives.

³³ Cf. son article *Sémasiologie et onomasiologie*, cité ci-dessus.

³⁴ *Sincronia, diacronia e historia*, Montevideo 1958, p. 154.

³⁵ *Pour une sémantique diachronique structurale*, dans Travaux de linguistique et de littérature romanes 2, 1964, No 1, p. 139—186.

Ensuite, nous comptons relever quelles sont les différences entre les différentes étapes chronologiques de la structure qui nous intéresse. Nous supposons qu'on peut rencontrer en principe des différences de deux sortes (voir ci-dessus p. 20):

a) différences de structure traduisant un mouvement relativement profond intervenu dans la structure même de la pensée du groupe linguistique en question pendant la période qui sépare les différentes étapes et résultant d'une modification plus ou moins importante du contenu sémantique de certains membres du champ. Ces différences peuvent concerner le signifié aussi bien que le signifiant.

b) différences de dénomination (un membre du champ est remplacé sans que le structure du champ s'en ressente) qui ne portent que sur le signifiant.

Les différences relevées, nous chercherons à reconstituer les modifications progressives de la structure sémantique de différents membres du champ et les échelons marquant le processus de la lente transformation de la structure même du champ. Nous essaierons de déterminer aussi dans quelle mesure ces changements sont dus aux facteurs extralinguistiques et dans quelle mesure, par contre, ils sont conditionnés par les faits linguistiques. Ainsi, ils peuvent être fonction, à notre avis, de l'organisation notionnelle intérieure du lexique en général et du champ conceptuel respectif en particulier, ou encore de la structure sémantique des éléments qui le composent. Pour d'autres, on devra chercher l'impulsion dans d'autres plans fonctionnels du lexique ou même dans quelque «accident linguistique».

L'examen diachronique d'un champ conceptuel devrait en outre nous permettre d'élucider certains problèmes théoriques, telle l'interdépendance structurale et la stabilité du niveau de l'unité lexicale et de celui du champ conceptuel et les analogies du fonctionnement de ces deux niveaux, le problème du centre et de la périphérie dans la perspective historique, etc.

Notre étude diachronique du champ conceptuel du travail repose sur la confrontation de trois coupes synchroniques, prélevées à trois époques historiques différentes: la première, que nous avons choisie pour point de départ de notre examen, correspond à l'état de notre structure partielle en ancien français; nous l'avons établie à la base des textes datant de la fin du 12^e et du 13^e siècle. La deuxième représente le champ conceptuel du travail au 16^e siècle et la troisième correspond à la situation du français contemporain.

Dans notre exposé, nous donnerons une description systématique de la première et de la dernière coupe, c'est-à-dire le point de départ et le point d'aboutissement de l'évolution que nous nous proposons d'étudier. Nous n'en ferons pas pour la deuxième coupe (le 16^e siècle), bien que nous la considérons comme un point de repère important. Il nous paraît plus efficace de nous y référer, toutes les fois que nous le jugerons utile, dans la partie de notre exposé où nous essaierons de retracer les chemins qu'a suivis l'évolution de différents membres du champ pendant la longue période qui sépare les deux plans synchroniques mentionnés.

*

Pour pouvoir aborder l'étude de notre structure onomasiologique, il faut que nous précisions comment nous concevons l'étendue du champ et selon quels principes nous en avons tracé les limites.

La délimitation des champs pose toujours le problème de l'application d'un critère linguistique formel, critère qui ne soit pas emprunté à des domaines autres que linguistique, surtout pas à celui de la pensée. Car, paraît-il, c'est la pensée qui est jugée particulièrement mal venue et «non-linguistique» par excellence.

Nous trouvons exagéré ce parti-pris décidé de n'avoir pas recours à la pensée, aux concepts en traitant des faits linguistiques. Nous considérons, d'ailleurs, qu'il faut l'attribuer aux conceptions essentiellement descriptivistes d'un certain structuralisme, conceptions qui étaient très en vogue il y a une dizaine d'années encore et qui sont moins dépassées qu'on ne voudrait le croire. Ainsi, les syntacticiens se sentent toujours assez libres vis-à-vis de la sémantique,³⁶ et cela en dépit du fait qu'il a été démontré plus d'une fois et de façon probante que, dans le domaine de la description syntaxique fonctionnelle, il n'y a pas méthode efficacement applicable qui ne fasse pas systématiquement appel à la sémantique. Cependant, on continue à séparer rigoureusement la pensée et la langue; on parle même de l'abîme qui sépare la sémantique et la description fonctionnelle d'une langue³⁷ et, assez souvent, on continue à traiter la pensée comme l'ennemi numéro un d'une linguistique vraiment scientifique.

Ce fait qu'on peut considérer comme étrange dans le domaine de la syntaxe, devient absurde quand on passe au domaine de la sémantique lexicale qui a pour but d'étudier les significations à l'état brut pour ainsi dire et pour laquelle la pensée, le fond significatif, représente le principal objet d'étude. Ici, le classement par concepts³⁸ devient presque une nécessité. Il ne serait pourtant pas juste, croyons-nous, de confondre ce procédé avec l'analyse logique ou de lui prêter les objectifs identiques. Le fait que derrière les champs linguistiques «nous trouvons le découpage de la réalité propre à une culture particulière»³⁹ démontre que ce classement correspond à la pensée et non pas à la logique et, d'un autre côté, que la pensée est un «phénomène linguistique» ou vice versa.⁴⁰ Il n'est pas raisonnable, en effet, de considérer comme «non-linguistique» ce qui est intrinsèque et indispensable au fonctionnement de la langue. En plus, la pensée n'étant pas identique à la logique, on est bien obligé de procéder par intuition plutôt que par une démarche logique rigoureuse.

On peut donc reprocher à la méthode des champs sémantiques — et on le fait — qu'en traçant les limites de champs, elle procède de façon intuitive, ce reproche étant particulièrement bien fondé pour ce qui est de la partie

³⁶ Voir à ce sujet B. Pottier, *Sémantique et syntaxe*, Travaux de linguistique et littérature de l'Université de Strassbourg IV, 1966, p. 399.

³⁷ Cf. Knud Togeby, *Structure immanente de la langue française*, Paris 1965 p. 12.

³⁸ Au contraire de ce que prétendent certains adversaires de notre méthode, il s'agit bien d'un classement par concepts et non pas d'un «classement des concepts».

³⁹ T. Todorov, *op. cit.*, p. 12.

⁴⁰ Il n'est pas logique, en effet, de considérer comme «non linguistique» ce qui est intrinsèque et indispensable au fonctionnement de la langue.

périphérique des champs, où il est pratiquement impossible d'appliquer un critère tant soit peu rigoureux (logique ou autre).

Un tel état de choses ne pouvait évidemment ne pas provoquer le désir de trouver une méthode plus objective de délimitation des champs. Aussi en a-t-on vu apparaître plusieurs, dont la plus élaborée est celle de J. Apresjan qui considère que «les champs sémantique sont formés par les mots d'une classe grammaticale qui ont une distribution identique». ⁴¹ Pour étayer cette hypothèse, il procède à l'examen quantitatif d'un matériel assez riche, mais les résultats de ses ingénieuses recherches se sont montrés assez décevants à plusieurs points de vue. En prétendant que la signification des unités lexicales est déterminée en premier lieu par la «classe grammaticale», la théorie d'Apresjan ne peut pas rendre compte de l'intime liaison sémantique existant indiscutablement par exemple entre le subst. *travail* et le verbe *travailler*. Ensuite, même dans le cadre de la même catégorie, elle ne rend pas compte de l'organisation sémantique du lexique, car la même formule distributionnelle peut correspondre à des significations très différentes et, par contre, plusieurs formules distributionnelles peuvent réaliser une seule signification. Il est clair que, dans ces conditions, l'analyse distributionnelle peut dire très peu de choses sur les rapports sémantiques entre les unités lexicales et sur les limites et l'organisation des champs linguistiques. Apresjan lui-même est conscient de ce fait et, à l'heure actuelle, ses recherches poursuivent des objectifs différents. Sa tentative a clairement démontré que l'analyse distributionnelle, quelque consciencieuse qu'elle soit, ne peut pas rendre compte à elle seule de la signification de mots et de leur organisation en structures d'ordre supérieur — en champs.

En essayant de tracer les limites du champ, nous nous en tiendrons donc au traditionnel procédé logico-infuitif et nous concevrons notre champ conceptuel comme une structure constituée par les unités lexicales dont le contenu comporte le concept de travail en tant qu'«effort ordonné à la production d'une chose (œuvre) utile». ⁴² Ce concept représente pour nous un degré de généralisation bien déterminé: il est subordonné au concept d'activité et supérieur aux concepts de différents travaux spéciaux (tel le labour, le rabotage, etc.).

Ayant défini le concept qui préside à notre structure, nous avons indiqué quel devra être le contenu des unités lexicales qui le composent. Nous savons qu'il faudra en éliminer celles qui relèvent de la sphère notionnelle du verbe *faire* et celles qui désignent le travail dans ses manifestations spécialisées. Pour les mots polysémiques, nous ne devrions prendre en considération que les acceptions qui comportent le concept de travail tel qu'il a été défini ci-dessus. En réalité, nous ne nous conformerons pas toujours à ce principe dans le cas où nous considérerons que la perspective sémasiologique pourrait apporter quelque éclaircissement sur l'évolution d'un tel mot au sein du champ conceptuel du travail. Cela ne veut pas dire que nous considérons ces acceptions — non pertinentes du point de vue de notre structure onomasiologique — comme faisant partie du champ.

⁴¹ *O ponjatijach i metodach strukturoj leksikologii*, Problemy strukturoj lingvistiki, Moscou 1962, p. 141—162.

⁴² P. Foulquié — R. Saint-Jean, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Presses universitaires de France, Paris 1962.

La délimitation du champ présente cependant certains autres problèmes de détail assez délicats, telle par exemple la place au sein du champ de mots chargés d'affectivité négative qu'on utilise pour désigner le travail et qui appartiennent aux structures onomasiologiques voisines. Les problèmes de ce genre seront traités à leur place dans les parties du présent ouvrage consacrées à la description du champ.

